





Les parents ne meurent jamais

DU MÊME AUTEUR

*Les chevaux n'iront pas en enfer*, Éditions du Rocher, 2010

***Les parents ne meurent jamais***

se prolonge sur le site [www.editions-iconoclaste.fr](http://www.editions-iconoclaste.fr)

© L'Iconoclaste, Paris, 2014

Tous droits réservés pour tous pays

L'Iconoclaste

27, rue Jacob

75006 Paris

Tél : 01 42 17 47 80

[iconoclaste@editions-iconoclaste.fr](mailto:iconoclaste@editions-iconoclaste.fr)

Jan Krauze

Les parents  
ne meurent jamais

L'Iconoclaste



Pour Witold, Maciek, Nicolas et Martin,  
et pour Jeanne, qui ne les a pas connus.





*It was their finest hour.*

Winston Churchill, 1940

*C'est tout ce que je sais  
Nul n'en sait davantage.*

Jules Supervielle, *Les Amis inconnus*



## *Prologue*

*Le vieux cerisier a été coupé. Le jardin lui-même a été divisé, laidement, pour laisser la place à une autre maison, à côté de la leur, qui a été ravalée. Ils sont là, à moins d'un kilomètre, enterrés l'un au-dessus de l'autre, sous une dalle d'ardoise, dans le cimetière moderne de ce qui fut le village de mon enfance.*

*Mes parents. Leur vie fut longue, agitée. J'en connais les grandes lignes, et quelques détails. Peu, et beaucoup. Mais qui, aujourd'hui, en sait plus sur eux? Tous leurs contemporains ou presque sont morts. Fils unique, je me sens désormais le seul dépositaire d'un passé qui fut le leur. Tronqué, déformé sans doute, il reste là, palpitant, dans mon souvenir.*

*Et aussi un peu, bien sûr, dans celui de mes enfants. Ceux qui les ont connus gardent, chacun à*

*leur manière, une image, lumineuse mais forcément un peu floue, de ces grands-parents attentionnés qui se confondent avec les émotions de leurs premières années.*

*Pour eux et pour quelques autres, pour moi aussi, est-il utile de consigner sur le papier des bribes de ce qui fut, autant que je le sache, leur existence? Est-ce un moyen de la préserver, ou au contraire, de la défigurer? De lui laisser un souffle de vie, ou de la momifier?*

*Il y a ce dont je me souviens, ce qu'ils m'ont raconté, pas toujours très précisément, comme on peut le faire à un enfant, même quand il est adulte depuis longtemps. Faut-il aller au-delà, chercher à en savoir un peu plus, explorer ce qu'a pu être leur jeunesse? Deviner, imaginer leur existence, avec la certitude de se tromper au moins un peu? Ne jamais être tout à fait sûr de ce qu'on découvre, errer dans un passé forcément un peu recomposé.*

*C'est un risque, assumé. Au moins aurai-je l'impression, l'illusion, que rien n'est définitivement connu, figé, mort. Qu'ils garderont toujours, en dépit de mes*

*efforts, leur part d'inconnu, d'aléatoire, de possible.  
De vivant.*

*Peut-être aussi ai-je envie de retrouver une autre image de mon père. La vraie, pas celle de ses sinistres derniers mois, où, diminué, perdu, il était presque devenu, sauf en de rares instants, le contraire de lui-même. Mon père «d'avant», et même d'avant la France, d'avant la guerre, d'avant que j'aie pu le connaître.*

*Et puis tenter aussi de mieux comprendre ce que j'avais si souvent cru percevoir au fond du regard de ma mère – restée elle étonnamment lucide jusqu'au bout – à chaque fois qu'après lui avoir rendu visite, je la voyais m'observer depuis sa véranda, tandis que je m'éloignais vers la voiture. Cette étincelle où se mêlaient, je crois, un soupçon d'ironie, d'indulgence plutôt, et la profonde angoisse qu'elle essayait de dissimuler. Comme si elle redoutait déjà ce à quoi elle serait à nouveau confrontée. La solitude. Celle de la vieillesse, bien sûr. Mais tout autant, peut-être, de sa lointaine, et toujours douloureuse, petite enfance.*



1912. Ma grand-mère Jeanne Baffour et son époux Louis, le minotier. Elle a 26 ans. Au milieu, leurs deux enfants, la petite Jeanne, ma mère, et son grand frère, qu'elle connaîtra à peine.